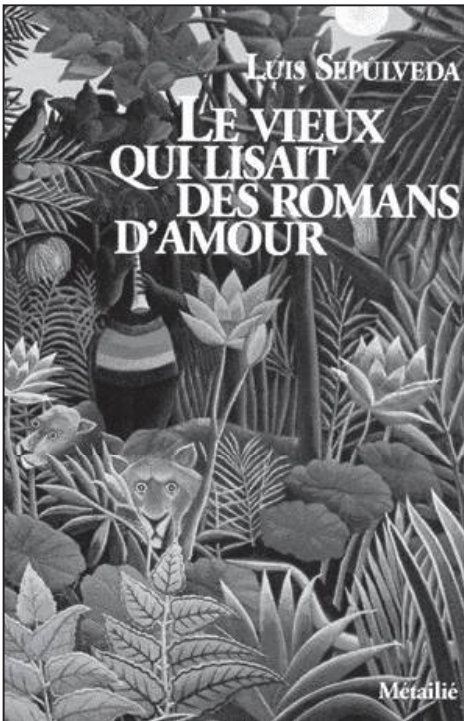


LE VIEUX QUI LISAIT DES ROMANS D'AMOUR

De LUIS SEPULVEDA

Dès les premières pages, le lecteur est dépaycé. Il est propulsé dans un autre monde ignoré de sa culture, de son monde et l'homme civilisé que nous croyons être se pose bien des interrogations. Il est en voyage et découvre un petit port du Chili situé aux frontières de la jungle, habité par une population misérable qui vit de chasse, de pêche et de quelques échanges avec la grande ville d'El Dorado.



A El Idilio, - c'est le nom du village choisi avec beaucoup d'humour par l'auteur - on attend « Le Sucre », bateau ravitailleur qui vient deux fois par an. Quelques fonctionnaires en descendent, ainsi que le dentiste, représentant de la Santé publique. Il arrache à la chaîne quelques dents pourries, et distribue quelques dentiers sans prendre la peine de les adapter, à des pauvres bougres qui s'empresment de les ranger dans leur mouchoir pour ne pas les user !

« Le Sucre », dans ses rares voyages, apporte quelques caisses de bière, de l'alcool de Frontera, du sel et des bonbonnes de gaz. Il repart avec des régimes de bananes et des sacs de café.

Le Maire d'El Idilio représente l'autorité suprême. On le surnomme « La Limace » à cause de sa propension à transpirer. On dit aussi qu'il a été muté dans ce sinistre coin à cause d'un détournement de fonds.

Le héros du livre, Antonio José Bolívar Proano est un vieillard sage et expérimenté qui a atterri dans cette misérable contrée située près de la Cordillère des Andes aux confins de la jungle : il ne supportait plus les sarcasmes de ses congénères, parce que sa femme ne pouvait pas avoir d'enfant. Il s'était alors fait embaucher pour participer au plan de colonisation de ces terres presque ignorées.

On leur attribua une cabane insalubre qui ne les protégeait ni des pluies, ni des insectes, et ils n'auraient pas survécu si les Shuars ne les avaient pas pris en pitié.

Les Shuars étaient une bande d'Indiens qui vivaient dans la Jungle. Ils étaient sympathiques, bavards comme des perroquets, saouls du matin au soir, hurleurs comme des diables. Ils savaient se soigner par les herbes. Et, un jour où, en chassant, Antonio Bolivar s'était fait mordre par le Serpent-X, réputé être le plus venimeux, ils lui avaient sauvé la vie en lui appliquant des décoctions d'herbes, de foie et de cervelle de singe.

A leur contact, Antonio Bolivar apprit à se mouvoir dans la forêt, et à chasser les serpents venimeux dont le venin était bien payé par les laboratoires pharmaceutiques. Après un temps, il nageait aussi bien qu'eux, et suivait une piste avec la même intuition. Infatigables Shuars qui, à chaque changement de saison, reprenaient les ossements de leurs morts et s'engouffraient au plus profond de la forêt pour fuir les chercheurs d'or et de pierres précieuses.

Leur moralité était inattaquable. Ils obéissaient à des règles ancestrales immuables. C'est ainsi que, lorsque leurs « Anciens » décidaient de « partir », ils offraient de fastueux festins, et ivres sous l'effet de la chicha qui donnait des hallucinations, on les portait dans une cabane, et on enduisait leur corps de miel de palme. Le lendemain, les fourmis avaient fait leur travail... On pouvait revenir chercher leurs ossements blanchis et parfaitement nettoyés.

Rites et comportements ne pouvaient être transgressés, sous peine d'un rejet définitif. C'est ainsi qu'après avoir au fil du temps tissé avec eux des liens affectueux, Antonio Bolivar commit inconsciemment un acte irréparable : Alors qu'il chassait avec son grand ami Nushinio, un groupe d'aventuriers tirèrent et blessèrent mortellement ce dernier. Fou de colère, Antonio Bolivar se lança dans une chasse à l'homme, s'empara d'un fusil d'un des Blancs et le tua. Faute impardonnable ! Les Shuars ne tuaient qu'à la sarbacane empoisonnée, et seulement après que la victime

se soit défendue ! Cette règle ne pouvait à aucun prix être transgressée ! Par sa faute, Nushinio resterait comme un perroquet aveugle, à se cogner aux arbres, suscitant la haine de ceux qui ne l'avaient pas connu, troublant les rêves des boas endormis, faisant peur au gibier par son vol sans but. Par sa légèreté, il s'était rendu responsable du malheur éternel de son ami. Il devait donc partir... En pleurant, les Shuars lui donnèrent leur meilleure pirogue, de la nourriture. « *Puis ils effacèrent ses traces sur la plage* ». Et la séparation fut définitive.

Quand il revint à El Idilio, Antonio Bolivar fut mal accueilli. On le prenait pour une sorte de sauvage, dont on pouvait, toutefois utiliser les services de grand chasseur. Mais le vieillard s'ennuya vite.

Les années passèrent. Et voilà que, lors d'un recensement, il eut soudain une révélation : Il s'aperçut qu'en forçant beaucoup pour détacher les syllabes, il savait lire ! Il avait désormais trouvé un sens à sa vie, un antidote à la vieillesse. Il lirait ! Il lirait à satiété ! On lui avait dit que là-bas, à El Dorado, il y avait des livres qui parlaient de tout, de sciences, de philosophie, de personnages vertueux, de technique, d'amour.

L'amour ! Le grand ! Il venait de le découvrir en lisant « Le Rosaire » de Florence Barclay. C'était le récit d'un attachement éternel et l'imagination du vieillard explosa quand, au hasard des pages, deux mots s'emparèrent de lui : « Baiser ardent ». Certes, il avait aimé sa défunte femme, mais il ne savait pas ce qu'était un « baiser ardent ». Pour le savoir, il orienta ses lectures presque exclusivement sur des romans d'amour.

Sur ce sujet, il connaissait aussi quelques chansons de Julito Jaramillo dont « *la voix issue des quartiers pauvres... rendait les hommes mélancoliques* ». « *L'Amour* », chantait-il, « *est comme une piqûre de taon que nul ne voyait mais que tous recherchaient...* » Ses compagnons intri-

gués demandaient des explications : « *C'est quoi, l'Amour* » ? Il répondait, très sûr de lui : « *Celui qui fait souffrir* » ! Par ailleurs, grâce à ses nouvelles connaissances, il calmait ses colères avec une mystérieuse phrase qu'il avait trouvée en lisant : « *Dans un triangle rectangle, l'hypoténuse est le côté opposé à l'angle droit* ».

Sa tranquillité était assurée depuis qu'il avait emprunté les chemins de la connaissance.

Hélas, cette tranquillité est un jour interrompue par l'intrusion intempestive du Maire : le corps d'un colon vient d'être retrouvé son dos lacéré de puissantes et profondes griffures. La bête n'est pas loin, et il faut partir en expédition avec les hommes du village pour la tuer.

Bien que le plus âgé, Antonio est le meilleur chasseur, et malgré son refus le Maire le contraint à les accompagner. « La Limace » qui s'est arrogé le rôle de chef conduit la petite troupe qui, pieds nus et chapeau de paille sur la tête, marche allègrement tandis qu'il a voulu garder son lourd uniforme : un imperméable dans lequel il sue plus que jamais et des bottes glissantes. Empêtrée dans cet uniforme, « La Limace » glisse tellement que les hommes doivent faire la chaîne pour le hisser à bout de bras. Et les descentes sont tellement rapides qu'il les parcourt assis, ou couché sur le dos ou sur le ventre ! Triste spectacle qui ralentit la marche. De sorte qu'il faut s'arrêter pour la nuit et organiser une veille dangereuse dans cette forêt luxuriante peuplée de multiples dangers.

Pour tromper l'attente nocturne, Antonio Bolivar raconte ses lectures aux hommes de l'expédition. Il fait le récit de voyages, décrit Prague et Venise... Hilares, ses compagnons n'y comprennent rien ! Les interrogations fusent : « *Peut-être qu'il y pleut tout le temps ?* » Ou encore : « *C'est pratique, ils n'ont qu'à se servir de leurs maisons pour naviguer* » !... Au petit matin, le Maire en a assez des moqueries de son entourage.

Il décide de rebrousser chemin, et prétextant la défense des habitants du village face au danger que représente l'animal, de rentrer à El Idilio avec la troupe. Il laisse seul le vieillard avec son fusil. Celui-ci, très averti de la menace de la bête rendue folle parce qu'on lui a tué ses petits, garde son sang-froid. Commence un lent ballet mortel entre l'homme et la bête.

Les dernières pages du livre sont grandioses. L'auteur y décrit à merveille le combat entre l'intelligence de l'homme qui s'oppose à la puissance de l'instinct de l'animal. Deux fins stratégies qui connaissent chacun la traque, l'immobilité, la patience infinie, la déstabilisation de l'adversaire, la ruse, la force. Qui va triompher, se demande le lecteur angoissé ? C'est l'homme, évidemment, mais avec l'aide d'un fusil.

On l'a compris, l'auteur Luis Sepulveda est un fervent écologiste. Il est né en 1949 dans le nord du Chili. Pendant deux années, il a été emprisonné sous le régime de Pinochet, puis exilé pendant huit ans en Suède. Libre, il s'en va au Nicaragua. Puis, en 1978, il part une année chez les Indiens. Attiré par la lecture des Romantiques allemands, il s'installe à Hambourg, lit Marx et Hegel dans le texte.

« Le vieil homme qui lisait des romans d'amour » a été traduit en trente-cinq langues ; et Luis Sepulveda a reçu pour ce livre, le Prix du meilleur roman étranger France-Culture 1992 ; et la même année, le Prix du roman d'évasion des Relais H.

Alice FULCONIS

« *LE VIEUX QUI LISAIT DES ROMANS D'AMOUR* » de Luis SEPULVEDA Traduit de l'espagnol (Chili) par François Maspéro : Editions Métailié. 120 pages. 9, 90 €.